

Défendons les Fées

Autor(en): **Valeri, Mario**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **85 (1956)**

Heft 7

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040491>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Défendons les Fées

Le monde merveilleux des lutins et des gnomes, des génies et des elfes, des nains et des géants, des fées et des magiciens passe actuellement par une crise. L'électricité d'une part, de l'autre les moyens de transport, ont enlevé beaucoup de mystère aux recoins obscurs des maisons, aux lointaines et solitaires forêts. Les enfants apprennent à connaître tant de merveilles du monde de la science et de la technique. . . et il semble, à en croire les statistiques, que leur intérêt se détache plus tôt qu'autrefois du monde fantastique de l'imaginaire pour s'orienter vers celui du réel.

Du reste, les pédagogues ne manquent pas, qui conseillent de substituer à l'imaginé, le réel, pour cette raison qu'en ce domaine les faits merveilleux ne sont pas moins attrayants, et que, d'autre part, on y évite les dangers qui sont au contraire le propre du monde des fables.

Ce n'est assurément pas pour suivre ces directives pédagogiques, que les compilateurs de journaux pour enfants se complaisent aux récits pseudoscientifiques, mais bien plutôt pour fournir une trame plus déconcertante à leurs péripéties purement extérieures. Le choix de tels sujets est aussi motivé par la préoccupation de composer des histoires qui puissent satisfaire à la fois l'imagination fantaisiste des enfants et leur curiosité de science vulgarisée. En se tenant à égale distance entre le monde fantastique des plus petits et le monde de la science et des aventures (domaine plus particulièrement adapté aux intérêts de ceux qui grandissent), on aura forcément un plus grand nombre de lecteurs.

C'est ainsi qu'au magicien se substitue le savant génial et souvent pervers qui met ses découvertes et ses inventions au service de fins mauvaises. Les méchants gnomes sont remplacés par les hommes atomiques ou les microbes maléfiques, tandis que les bons le seront par des êtres non moins « scientifiques ». Il y a encore un héros, dans le conte. S'il triomphe, toutefois, ce n'est pas grâce au secours d'êtres surnaturels bienfaisants ni par le fait de sa perspicacité naturelle, mais c'est à cause de l'habileté avec laquelle il pilote son avion, ou en raison de sa connaissance des lois de la physique qui lui permettra d'opposer des stratagèmes imprévus à des forces invincibles par tout autre moyen, ou bien encore à cause de l'extraordinaire force de ses armes.

A première vue, il pourra sembler qu'une telle transposition du merveilleux imaginaire au merveilleux réel présente bien des avantages,

si elle est habilement conduite ; en tout cas, celui d'empêcher que l'enfant ne devienne la proie de tout un monde imaginaire où son esprit risque de se maintenir dans un état d'appréhension de l'inconnu, avec tout ce que cela implique de conséquences négatives. Et ce monde qui, avec les années, s'effondrera, pourra entraîner dans sa disparition bien des croyances reçues dans l'enfance, particulièrement les croyances religieuses, qui, au contraire, auraient dû se transmuier, puis, reconquises personnellement, apparaître dans leur pure essence. (Il y a là un danger : qu'à l'âge où se dissipe le mythe du « Père Noël », un coup très grave ne soit porté à la croyance religieuse de l'enfant, laquelle, après avoir sommeillé pendant quelque temps, disparaîtra.)

Il pourrait donc sembler, d'après ce raisonnement, que l'enfant doive alors perdre confiance dans les adultes qui ont malhonnêtement proposé à sa crédulité tant de « contes bleus », lui camouflant la vie réelle où il est introduit sans y avoir été préparé.

En second lieu, le genre de littérature dont il a été question plus haut a l'avantage d'instruire, soit qu'il donne vie à des données scientifiques, soit qu'il édifie autour de la science de fantastiques affabulations qui amusent, tout comme un conte de fées.

Mais les choses ne sont pas si simples qu'elles le paraissent à première vue. Ce monde fantastique d'êtres irréels a une certaine réalité profonde par rapport au monde de l'enfance. Il faut en tenir compte.

Le conte de fées, il est vrai, tire son origine de la légende populaire. Mais il a subi une transformation quand, par le moyen de l'art vrai, il a été mis en présence de l'enfance. Ce n'est plus seulement un récit né de la tradition d'un peuple à l'esprit simple, que les enfants se sont approprié, le sentant proche de leur esprit à eux ; mais il a, outre son contenu accessible aux petits, sinon toujours adapté à eux, une forme propre, une atmosphère particulière, qui sont celles de l'enfance. Lutins et gnomes, magiciens et géants, génies et bonnes fées (plus encore que les sorcières, les ogres et les monstres, plus liés à la conception populaire de la légende), tous ces personnages ont eu et ont encore, pour l'enfant, une profonde réalité. Mais sur ce point, il convient de s'expliquer.

M. le professeur Volpicelli de Rome affirme que l'exigence de la vraisemblance est fondamentale chez l'enfant... mais que par ailleurs, cette vraisemblance est *la sienne* ; c'est une vraisemblance en rapport avec son monde intérieur... « La fée, le coq parlant, la poupée qui pleure sont au plus haut degré vraisemblables à trois ans... » Nous sommes d'accord avec lui. Mais précisons notre pensée.

Ces aspects de la légende sont vraisemblables pour l'enfant, mais seulement dans des limites données, dans le cadre de son monde à lui. L'être fantastique et l'animal personnifiés doivent se maintenir

dans ce monde, parler le langage de l'enfance, accomplir des actes dont l'enfant ait déjà une certaine expérience.

D'autre part, chez l'enfant comme chez l'homme, mais dans un univers bien différent, il y a par rapport à la lecture, deux attitudes possibles : réceptivité ou participation active, disons plus simplement, passivité ou activité de l'esprit. Ce qui ne s'observe pas seulement à l'occasion de la lecture, mais aussi dans la conversation, au cinéma, et quiconque a lu sait comment en lui se manifestent alternativement ces attitudes, parfois même confusément, et comment elles se manifestent plus ou moins selon les tempéraments, les diverses phases de l'existence que l'on traverse, les moments d'une même journée.

Chez l'enfant, en particulier, la tendance passive l'emporte de beaucoup. Et cela parce que les adultes n'ont satisfait son besoin de connaître à l'école, comme dans la famille, qu'en lui fournissant — en général — des connaissances qui souvent restent dans son esprit comme un poids mort. Pour des raisons psychologiques aussi la tendance est fréquente chez l'enfant, au cours de ses lectures, à suivre passivement les péripéties d'un récit, à s'abandonner à la narration descriptive, surtout si elle comporte une part d'extraordinaire.

C'est pour cette raison que l'enfant trouve du plaisir même à ce qu'il ne croit pas véridique : les garçons de 10-12 ans se divertiront aux aventures des hommes ailés et aux histoires de Walt Disney où parlent les bêtes, même s'ils ne les tiennent pas pour vraisemblables. Ce qui joue ici, c'est l'intérêt extérieur à la narration que tout enfant en général suit passivement. C'est de cette passivité qu'a profité toute la littérature des illustrés à bon marché et c'est là aussi la raison profonde du succès de la grande majorité des productions cinématographiques pour adultes.

Mais revenons aux contes fantastiques. Ils représentent, aussi bien que les meilleurs ouvrages d'aventures ou de vulgarisation scientifique, un monde où l'enfant vit — ou mieux : peut vivre — activement, s'intégrant lui-même à cette ambiance (pourvu qu'elle soit rendue avec art et sensibilité). Le gnome n'est pas seulement un être dont l'existence peut être considérée comme possible par l'enfant, mais il fait partie de son monde d'exigences. C'est un être dans lequel se reflètent ses besoins : « Amphibie entre les deux créatures, l'enfantine et la sénile, il réunit en lui les caractères postulés par l'enfant... de telle sorte qu'il constitue un « moyen », un centre d'intérêt original et irremplaçable », comme le fait observer avec finesse M. Santucci. Et le nain, souvent, possède les mêmes caractéristiques. Le lutin farceur et toujours en mouvement qui apparaît et disparaît, qui danse dans l'air (précurseur de l'école en plein air !), n'est-il pas, pour l'enfant, l'incarnation même de son impérieuse

exubérance ? La bonne fée qui apparaît au bon moment, qui peut tout, même s'il n'est pas facile de comprendre quand ni comment elle s'y prendra, n'est-elle pas une vivante synthèse du besoin qu'a l'enfant de trouver aux moments difficiles, un être plus puissant que lui, mais toujours compréhensif, qui le protège et qui l'aime ?

Pinocchio plaît encore vraiment parce qu'il a sa fée, admirablement conçue par Collodi, plus maternelle que les autres. Il n'y a pas de magicien dans le livre (le bon Mange-feu est bien un magicien, mais transformé par une pénétrante sensibilité). Il n'y a pas non plus de sorcières, ni d'ogres (le « pêcheur vert » ne fait qu'une apparition « pro forma », plutôt humoristique). On trouve le meilleur des contes de fées dans l'histoire de Pinocchio, dont le protagoniste est un enfant, sans en être un tout à fait.

Nous défendons le merveilleux, mais non pas tous les contes de fées, pas tous les personnages (magiciens, ogres, sorcières), surtout s'ils sont trop fortement individués — pas toutes les situations. Mais — dira-t-on, revenant à ce à quoi nous avons fait allusion plus haut — l'apport de ce monde fantastique à l'âme enfantine ne sera-t-il pas d'ordre tout négatif (crainte de l'inconnu, ébranlement au contact du monde imaginaire, des premiers éléments de croyance religieuse, défiance des adultes) ? Nous répondons que non, mais à condition de savoir choisir, de ne pas se servir de cet univers-là à des fins secondes (ne pas, par exemple, faire peur par l'intermédiaire des personnages de ce monde). Il faut aussi choisir les histoires qui n'ont pas conservé un trop grand nombre des éléments de la tradition légendaire populaire.

Un jour, il est vrai, l'enfant ne croira plus à l'existence de ce monde fantastique, mais ce changement pourra être sans conséquence. De même qu'il abandonnera poupées et ours en peluche, qu'auparavant il faisait parler, convaincu qu'ils lui répondaient, de même il cessera de croire à l'existence des êtres de ce monde fantastique, mais ce n'est pas pour autant, s'il est aidé, compris, guidé, au cours de cette évolution, qu'il perdra foi dans l'essence de ce monde qui n'est autre chose d'ailleurs que la projection de nos exigences intérieures, qu'il découvrira lentement et qui sont les vivantes et éternelles réalités de l'art et du divin.

MARIO VALERI.